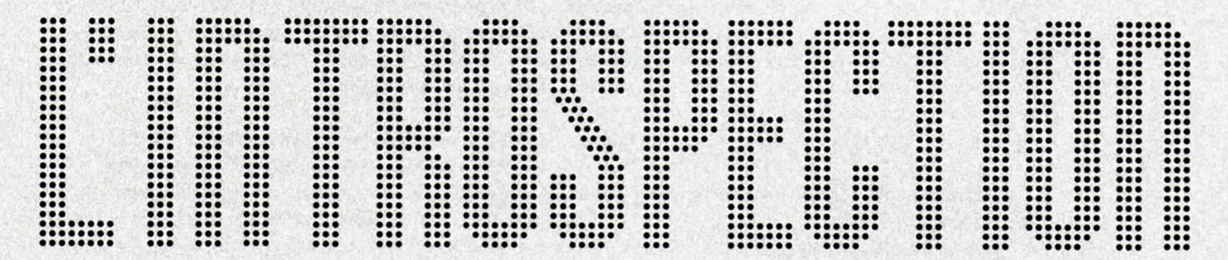


ETIENNE DAHO



INTERVIEW GAËL MOREL – **PROPOS RECUEILLIS** PAR FRANCK VERGEADE
PHOTOGRAPHIES FRÉDÉRIQUE VEYSSET

Pour son neuvième album, vingt-cinq ans après l'inaugural *Mythomane* (1982), Étienne Daho renoue avec la veine d'*Éden* (1996), son chef-d'œuvre à la modernité exemplaire. Enregistré entre Paris et Barcelone, Ibiza et Londres, avec la complicité d'anciennes et de nouvelles connaissances, ce nouveau disque, intitulé *L'Invitation*, voit le natif d'Oran se mettre à nu, ouvrant les pages d'une enfance troublée par l'amour perdu d'un père déserteur. Pour l'occasion, l'acteur et réalisateur trentenaire Gaël Morel, révélé par son rôle dans *Les Roseaux Sauvages* (1994) et fin connaisseur des chansons de Daho, a endossé le costume de journaliste. Confessions d'un jeune quinquagénaire qui vit à présent un futur apaisé.

ETIENNE DAHO

Pour commencer, j'avais envie de partir du titre de l'album, qui aurait pu s'intituler *Racines* ou *Origines*.
C'est en effet un album d'apaisement, mais l'apaisement est provisoire. Je me connais, la tourmente n'est jamais bien loin... (Rires.) Sur *Réévolution* (2003), j'avais écrit une chanson qui s'appelait *Retour À Toi* et qui annonçait déjà ce nouveau disque. Le propos de *Retour À Toi* m'est important, même s'il est emballé d'une facture pop. (Rires.) Peut-être certains sont-ils passés à côté du texte, mais j'ai l'habitude des chansons paradoxales.

***L'Invitation* n'est-elle pas un mode d'emploi pour se désintoxiquer de l'autre ?**
Cet album est aussi une longue lettre d'adieu, dans laquelle subsiste l'énergie de sa propre reconquête. On peut vivre sans l'autre, alors que l'autre était auparavant son oxygène, tatoué dans ses cellules.

Ce qui n'empêche pas l'album d'être incroyablement sensoriel et romantique dans sa manière de contempler le monde : *"Les amandiers en fleurs sur l'horizon"* (*Toi Jamais, Toujours...*), *"Les effluves lourds de la glycine"* (*Un Merveilleux Été*).
Ce sont *Des Adieux Très Heureux* pour reprendre le dernier titre d'*Éden* (1996). (Rires.) D'un seul coup, je me suis senti totalement libéré. Ce fut un tel combat, mais il s'est passé tant de choses depuis trois ans ! La tourmente peut être redoutable. On peut avoir l'impression d'être englouti par une vague, surtout lorsqu'il y a plusieurs vagues successives. (Rires.) Mais ce sont, au final, les moments les plus intéressants de la vie, qui permettent de mieux se connaître, de remobiliser ses forces. D'où l'énergie qui transpire dans ce disque.

Chanter *"Aimable sensation d'être à la vie de nouveau convié"* (*L'Invitation*) signifierait donc que tu as frôlé le pire ?
Presque. (Rires.) J'ai passé un moment tumultueux à la sortie de *Réévolution* (2003), pour des raisons autant personnelles que professionnelles. Mais il faut savoir interrompre les histoires, même si ça peut donner le vertige. Quelques années plus tôt, je n'aurais sans doute pas agi de la sorte, je m'y serais attardé, par attachement. En faisant des choix nets, j'ai eu l'impression de grandir et de m'offrir un futur.

On peut dresser un parallèle entre deux chansons de ton précédent et de ton nouvel album : *L'Inconstant* (*"Désapprendre tout/Pour réapprendre tout de toi"*) et *L'Adorer* (*"Désadorer l'adorer"*).
"Désadorer", c'est se séparer à regret. Cette chanson a été inspirée par mon histoire et achevée grâce à la lecture de ton scénario, puisqu'il a été question qu'elle accompagne ton film *Après Lui* (2007). En effet, j'avais l'idée depuis quatre ans, mais je n'arrivais pas à la développer. J'aime bien l'idée de trancher des liens affectifs et de porter son chagrin comme un drapeau. On métamorphose le chagrin en une force positive et guerrière. Le chagrin est noble, comme toutes les émotions. Il faut les exprimer et les vivre pleinement. Il n'y a pas d'émotion honteuse. L'homme fort est celui qui assume ses failles et ses faiblesses.

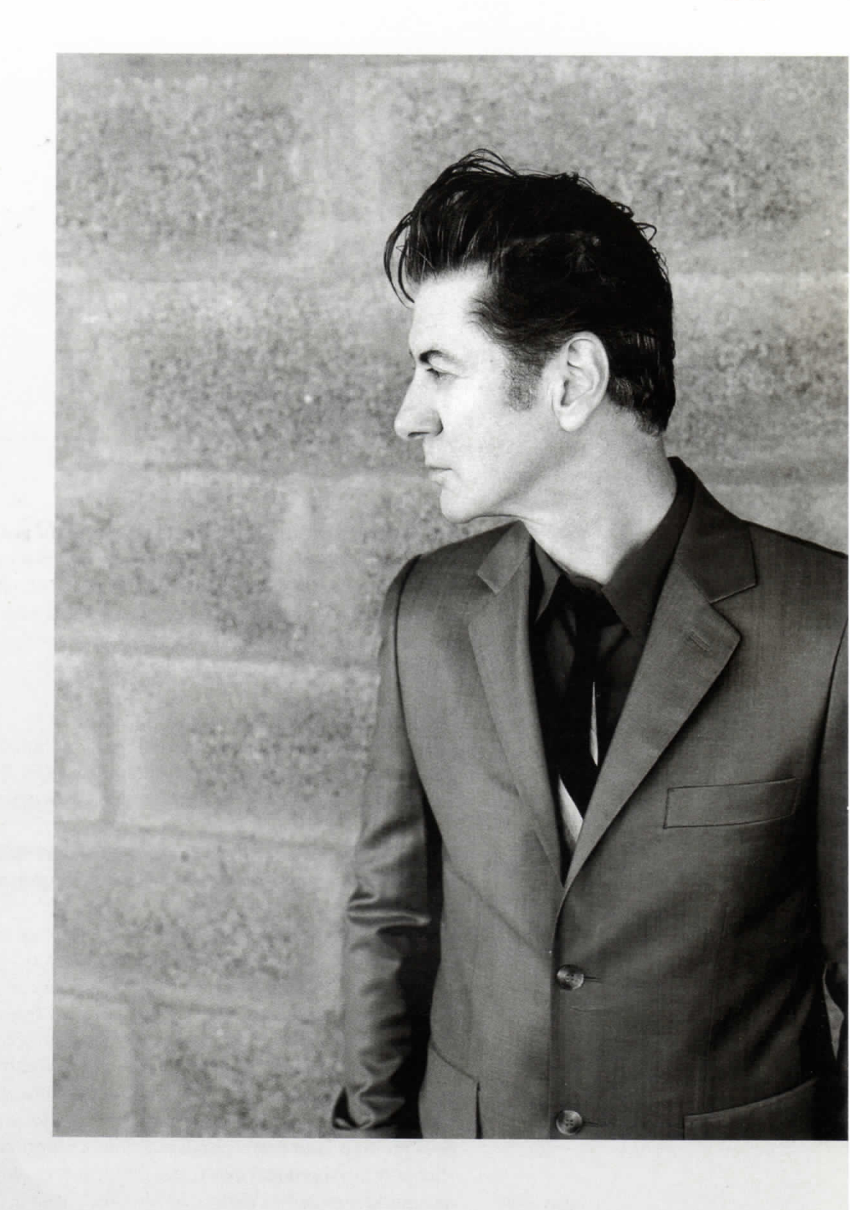
Mais ton art n'en ressort aucunement affecté.
L'amour, c'est ma seule dope. (Rires.) Tout le reste, j'ai l'impression de l'avoir maîtrisé. Depuis vingt-cinq ans, j'ai ainsi réussi à mener ma barque. Pourtant, je n'étais pas armé pour faire ce métier et, surtout, pour durer aussi longtemps. Ma situation est très paradoxale : celle d'un chanteur relativement populaire qui suit sa propre trajectoire, sans aucun compromis artistique. Pour autant, je veille à ce que mes chansons soient accessibles. J'ai fini par trouver mon équilibre, après des années à jouer l'équilibriste. J'ai réussi à instaurer une liberté, qui me permet de publier un album comme *L'Invitation*. Personne ne me demande de rendre des comptes. C'est le luxe absolu.

SENS DESSUS DESSOUS

Tu fais partie des rares personnes qui ont survécu aux années 80, au sens propre et figuré.
C'est grâce au travail avec les autres. J'ai multiplié les collaborations, avec des personnes venues d'univers et de milieux très différents. J'aurais pu rester dans une certaine ligne artistique, mais j'aime pouvoir aller partout. Mon équilibre passe nécessairement par là. Faire des albums pour d'autres est presque aussi important que d'enregistrer les miens.

De ce point de vue-là, il est facile de t'associer à Serge Gainsbourg, qui a beaucoup écrit pour les autres, particulièrement pour les femmes.
Elles sont plus inspirantes... J'y trouve un meilleur complément, qui a peut-être à voir avec la séduction ou d'autres choses plus mystérieuses. Par conséquent, je n'ai travaillé qu'avec très peu d'hommes : Daniel Darc pour un single (ndlr. *La Ville*, 1988), Bill Pritchard et Jacno pour un album (ndlr. *Three Months, Three Weeks And Two Days*, 1989, et *Faux Témoin*, 1995), et Jacques Dutronc pour un duo (ndlr. *Tous Les Goûts Sont Dans Ma Nature*, 1995). Mais ces hommes ont des sensibilités communes.

Comme autre titre de déclinaison de l'album, j'avais pensé à *L'Anamour*. Dans *Cet Air Étrange*, par exem-





ple, tu racontes l'amour fou d'une personne pour une autre.
J'aime bien la légèreté contenue dans cette chanson. Le fond de ma nature, c'est un amour pour la vie. Certes, la réalité et mes hormones en ont décidé autrement. (Rires.) Mon métier et ma vie sont très compliqués pour l'autre. L'exposition fait peur. Pour arriver désormais jusqu'à moi, il faudra avoir du courage.

Je vais me lancer dans une question sémantique. "Tu" es qui ?
Dans l'intensité fusionnelle, l'autre est finalement une partie de toi. Dans cet album, il est question de s'amputer d'un membre de son corps pour survivre.

Dans *Boulevard Des Capucines*, le tutoiement est clairement identifié. Et le "je", c'est ton père.
C'est une chanson très personnelle. D'ailleurs, elle a bien failli ne pas figurer sur l'album parce que je craignais qu'elle ne prenne trop d'espace. D'autant que les gens ne disposent pas d'informations précises sur ma vie privée. Au final, *Boulevard Des Capucines* a trouvé sa place parce que son propos est universel, que tu sois un fils et/ou un père. Pour ma part, j'ai très peu connu le mien, qui a quitté très tôt le foyer familial. Du jour au lendemain, j'ai endossé mon rôle de mâle auprès de ma mère et de mes sœurs aînées. À sept ans, après notre départ précipité d'Algérie, il a fallu que je m'adapte à la vie d'ici. Je me suis battu pour devenir le premier de la classe, après une scolarité en diagonale. Puis, les années passent et le miracle se produit : j'enregistre un disque avec Marquis de Sade et Jacno. Ma carrière s'ébauche, je deviens connu... Et, en 1986, je me retrouve à l'Olympia pendant une semaine. Le dernier soir (ndlr. le 29 octobre), avant de monter sur scène, on me fait savoir que mon père est dans la salle. J'étais sens dessus dessous. D'ailleurs, sur la réédition de *Pop Satori Deluxe* (2006), qui comprend des titres enregistrés ce soir-là, j'entends une inquiétude dans ma voix. Après le concert, j'ai interdit à mon père l'entrée des loges. Car j'avais mis tellement de temps à me construire que je ne voulais pas revivre ce passé-là. J'ai tout essayé pour oublier cette relation avec celui qui reste le premier homme de ma vie. Mais c'est forcément impossible, d'autant qu'il s'appelait Étienne. Je suis lui, quelque part. Il fait partie de mon identité. J'ai culpabilisé pendant longtemps, et je n'ai jamais pu lui reparler avant sa mort. J'ai regretté d'avoir été aussi dur avec lui. Aujourd'hui, je comprends mieux les problèmes de cul et de cœur du jeune homme qu'il était. Je partage son amour de la vie.

Ce qui est bouleversant dans cette chanson, c'est l'inversion des rôles puisque tu as choisi d'écrire de son point de vue.
Lorsque j'ai commencé à plancher sur les textes de l'album, j'ai reçu une enveloppe. Dedans, il y avait les lettres adressées par mon père, qui ne m'avaient jamais été expédiées. Dans l'une d'elles, j'ai découvert qu'il évoque, avec ses mots, ce moment précis où je lui ai refusé l'entrée des coulisses de l'Olympia. *Boulevard Des Capucines* est né ainsi, et je me suis aperçu, à la relecture, que je n'avais pas eu besoin de l'écrire à la première personne. S'agit-il d'une pudeur extrême ? En tout cas, cette chanson sur le pardon m'a fait un bien considérable. Soudain, je me suis senti libéré et apaisé. Quand j'ai commencé à faire écouter ce morceau, il y a des personnes qui avaient les larmes aux yeux. Il avait un écho à leur propre histoire.

***Cap Falcon*, le morceau final du disque, renvoie à ton enfance passée en Algérie.**
C'est un village de plage qui se situe à une vingtaine de kilomètres d'Oran et qui a été déterminant dans la construction de mon identité. Étant assez fugueur, j'avais été mis en pension là-bas, à l'âge de quatre ans. Très jeune, j'ai donc été confronté à l'autorité et à l'isolement familial. Quand le bus me ramenait le week-end à Oran, j'ignorais si quelqu'un m'attendrait. Mais j'aime bien me rappeler ces souvenirs, car ils ne sont aucunement traumatisants. C'est seulement longtemps après

ETIENNE DAHO

que tu t'autorises à ressentir les choses. En pleine guerre d'Algérie, je jouais au ballon et au train électrique. Le Cap Falcon est un endroit ainsi auréolé d'une certaine inconscience. J'ai retrouvé cette beauté à Ibiza, par certains paysages et une végétation commune... La similarité du climat et de la lumière est phénoménale.

L'album ne sombre jamais dans la tristesse.
La tristesse est très relative. Je préfère la mélancolie. *L'Invitation* est un album d'après l'amour. Mais il ne s'agit pas de se trancher les veines non plus. (Rires.)

Dans *Un Merveilleux Été*, tu chantes pourtant *"lécher tes larmes et le sang qui perle lentement de tes poignets blancs"*.
C'est l'une de mes chansons préférées, composée avec Nicolas Dubosc, un musicien talentueux qui avait remixé *Soleil De Minuit* sur la réédition de *Pop Satori Deluxe* (2006). Depuis ce remix, nous sommes devenus très amis parce que nous partageons des points communs musicaux et que nous vivions alors des situations personnelles proches. Et il m'a offert la musique d'*Un Merveilleux Été*. Le texte parle autant de son histoire que de la mienne. Leur correspondance nous a rapprochés. Nicolas a aussi produit quatre des cinq reprises du disque qui accompagne l'album, *Be My Guest Tonight*. J'interprète notamment *Glad To Be Unhappy* de Billie Holiday, un titre que j'aurais adoré écrire. (Rires.)



J'ai tout essayé pour oublier cette relation avec celui qui reste le premier homme de ma vie. Mais c'est forcément impossible, d'autant qu'il s'appelait Étienne. Je suis lui, quelque part.

J'ai pensé à Frank Sinatra sur ta version...
Il l'a également interprété. C'est une idée et un cadeau de David Whitaker, l'arrangeur des cordes sur l'album. Il me considère comme un grand crooner alors que je passe souvent pour un piètre chanteur. (Rires.)

Les reprises sont un exercice que tu affectionnes particulièrement.
Depuis *Arnold Layne* de Pink Floyd, en 1985, j'enregistre des covers. C'est ma manière de renvoyer des fleurs aux artistes qui m'ont construit. Ce sont des cadres qui ont aidé à me structurer.

Te souviens-tu précisément du jour où tu as décidé de chanter ?
Je crois que j'en ai toujours eu envie. Enfant, j'étais très secret sur mes véritables désirs. Je n'ai jamais appris à jouer d'un instrument parce que ma mère n'en avait pas les moyens et que j'étais sûrement trop paresseux. Mais je suis tellement imprégné de musique que j'invente sans cesse des mélodies. À Rennes, les choses se sont précisées. Un guitariste, Richard Dumas, qui n'était pas encore photographe, souhaitait me faire chanter dans son groupe, TVC 15. Il trouvait que j'avais une tête de chanteur, mais je n'arrivais pas à passer à l'acte. Un beau jour, j'ai su que je ne pourrai pas faire autrement. Lorsque j'ai rencontré Elli et Jacno, ils m'ont poussé à franchir le pas. Ils sont devenus, pour la vie, ma famille d'esprit. C'est curieux, n'est-ce pas ? J'étais alors surveillant en internat, et je me suis improvisé organisateur de concerts. Ce concert des Stinky Toys (ndlr. le 20 décembre 1978) a tout déclenché.

SECONDE NATURE

Le deuxième album d'Elli Medeiros, paru l'an passé, témoignait de votre si belle amitié.
Il y a beaucoup d'intensité, d'énergie et de souffrance dans ce disque. Son identité est unique. De toute façon, l'album est bon, et il le restera toujours. On regrette simplement de ne pas l'avoir partagé avec un plus grand nombre, mais c'est tellement complexe de faire arriver un disque chez les gens.

C'est la même difficulté pour les films. La multiplication du choix recentre le public sur ce qu'il connaît déjà.
C'est une question d'état d'esprit. La culture se fabrique en cherchant. Enfant, j'avais un plaisir fou à découvrir des disques, même si je n'avais pas les moyens de les acheter. Je pouvais vivre avec un disque par an. Car j'ai un rapport très charnel avec l'objet. Quand j'avais onze, douze ans, mes meilleurs amis étaient deux jumeaux, François et Benoît, qui étaient très pointus en musique et qui m'ont beaucoup appris. L'envie détermine tout le reste, au-delà de la facilité actuelle d'accès à la musique. Un disque doit être luxueux et rare. Combien en aime-t-on finalement dans sa vie ? Une cinquantaine, une centaine peut-être. On n'a pas besoin de surconsommer, bien au contraire. C'est un symptôme de l'époque. La rareté donne toute sa valeur et sa richesse aux choses. Un album a un prix et la frustration crée le désir.

Quel a été ton premier disque acheté ?
The Piper At The Gates Of Dawn (1967) de Pink Floyd. D'ailleurs, EMI vient d'éditer un coffret pour le quarantième anniversaire de sa sortie. Le son est extraordinaire, et il y a des choses que je n'avais encore jamais entendues. Pourtant, je connais cet album par cœur.


DALMATIA

ETIENNE DAHO



DR

GAËL MOREL

CINÉ-FILS

À l'instar de Mathieu Amalric et Xavier Beauvois, cinéastes persévérants, Gaël Morel se destine prioritairement à la réalisation et à l'écriture, mais ses débuts sont marqués par la succession de rôles qu'il tient devant la caméra. André Téchiné révèle ses aptitudes dramatiques avec *Les Roseaux Sauvages* (1994). Le film est un volet de *Tous Les Garçons Et Les Filles De Leur Âge*. Cette série confluente et télévisée lance Émilie Deleuze, confirme Patricia Mazuy et invite Chantal Akerman, à une époque où les films d'auteurs se portent bien et le cinéma français n'a pas encore entamé une reconversion industrielle qui va entraîner une partie de la création vers ce qu'on appelle aujourd'hui le "tiers-cinéma". Gaël Morel profite de cette parenthèse pour réaliser, dès vingt-quatre ans, un premier long-métrage, *À Toute Vitesse* (1996). Ou comment se lancer avant d'atteindre la maturité dans un pays où l'on procède généralement à l'inverse : on fait ses classes, patiemment. Après un retour au petit écran avec *Premières Neiges* (1999), qui prend pour cadre inhabituel un hypermarché investi de nuit par des jeunes gens, ce natif de Villefranche-sur-Saône met en scène *Les Chemins De L'Oued* (2002) et surtout *Le Clan* (2004), coécrit avec son comparse Christophe Honoré. Divisé en trois parties, pour suivre le parcours d'autant de frères issus d'une famille en crise, *Le Clan* mêle poses farouches, virilité faillible et désœuvrement. Chaque segment évoque une destinée pour mieux mettre en valeur les deux autres. Morel a trouvé son style : l'interconnexion. De film en film, il sollicite les mêmes comédiens dans des emplois différents (Nicolas Cazalé, Thomas Dumerchez) et cosigne le scénario des *Chansons D'Amour* (2007), un succès critique et public réalisé par Honoré. Ce dernier lui rend la pareille la même année avec *Après Lui*, nouvelle fiction intergénérationnelle marquée par le deuil que Morel réalise en empruntant à Honoré l'idée des seconds rôles inattendus (Guy Marchand, ressuscité *Dans Paris*, en 2006, et Elli Medeiros jouant la sœur de Catherine Deneuve). Très prolifique, Gaël Morel termine actuellement pour Arte *New Wave*, la chronique d'un jeune adolescent en 1985-86 sur fond musical emblématique de cette période. Pas étonnant de la part de ce cinéaste mélomane. JW

Tu es un passionné.

Il y a beaucoup de passion dans mes chansons. Pour compenser la violence qui est en moi, l'interprétation surfe volontairement sur une certaine douceur. J'ai toujours obtenu ce que je voulais par la douceur, hé hé hé... (Rires.) La chanson *Réévolution* disait une chose : ce sont les artistes qui peuvent sauver le monde. Malheureusement, on les brade aujourd'hui, comme au temps de l'Antiquité avec du pain et des jeux. Dans les émissions de télévision, les artistes servent de pushing ball. À la sortie du précédent album, j'avais parlé, presque embarrassé, d'une petite chanson naïve à propos de *Réévolution*. Avec le recul, je la revendique encore plus que jamais. Les artistes sont une espèce en voie de disparition qu'il faut protéger. Ce sont toujours les artistes qui ont fait avancer les mentalités. On devrait former Les Artistes Associés, car il y a plein d'artistes de toutes disciplines confondues qui sont trop isolés. Il faut créer des forces. Par exemple, on devrait s'associer tous les deux !

Tu fais preuve, avec désinvolture, de maîtrise dans l'écriture de *L'Invitation*. Autrement dit, tu parviens à lâcher prise.

Tu as entièrement raison. Récemment, le graphiste Michael Amzallag de M/M m'a dit une chose qui m'a troublé : *"Tu n'écoutes plus personne"*. Depuis, j'ai compris ce qu'il voulait dire. La grande liberté, notamment textuelle, du nouvel album s'explique ainsi. J'ai laissé sortir les mots, sans jamais essayer de les retoucher. Avancer en âge est fantastique. Mon savoir-faire devient, au fil des années, très spontané. D'ailleurs, je considère que ce disque est complètement déconnecté de sa période. Il n'est lié à aucun courant musical. Il aurait pu être enregistré il y a vingt ou trente ans.

Selon moi, ce disque est le plus proche de tes débuts. Je t'ai entendu comme au premier jour.

C'est un beau compliment. Car je veux toujours ressentir la flamme de *Mythomane* (1982). D'ailleurs, pendant l'enregistrement de *L'Invitation*, j'ai retrouvé le photographe Pierre-René Worms qui m'a littéralement vu, juste avant mon concert des Trans Musicales de Rennes (ndlr. le 14 juin 1979). Je retrouve exactement dans ces photos anciennes ce que je suis aujourd'hui, comme si j'étais repassé dans mes pas. La boucle est bouclée.

Tu es un éternel jeune homme.

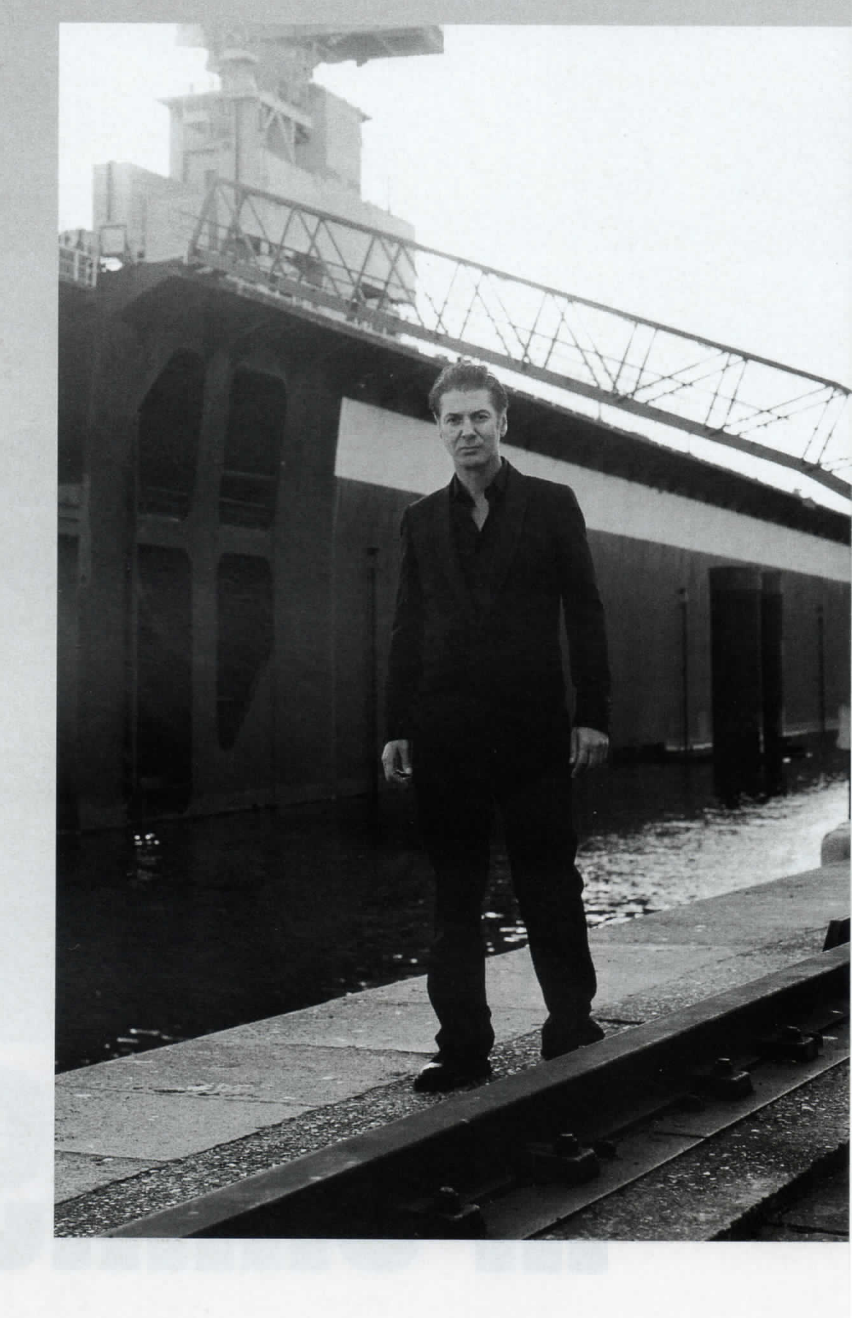
Je me sens toujours très jeune dans mes élans, mon enthousiasme et la façon dont j'ai construit ma vie. Je continue à vivre comme un jeune homme parce que je suis un homme... jeune. Je serai vieux lorsque je n'aimerai plus la musique ou que je ne serai plus amoureux de la vie. Au-delà du physique, je me sens toujours



animé d'une envie, qu'elle soit de faire un disque ou de prendre des libertés. Je ne vois aucune différence entre celui que j'étais et celui que je suis aujourd'hui, sinon que mes peurs ont disparu progressivement, à commencer par le regard des autres. C'est une étape. Une vie entière est nécessaire pour avoir la tête bien faite et pour mieux voir autrui. Je viens de tellement loin que c'est déjà extraordinaire d'en être là aujourd'hui. Car j'aurais dû finir dans un caniveau avec une aiguille dans le bras. (Rires.)

J'ai amorcé l'idée du retour dans mon pays natal. C'est un fantasme. Je redoute de retrouver un endroit désolé, dévasté, qui ne serait plus à la hauteur de ce qu'il représente dans mon souvenir lointain.





Tes disques constituent des petits manuels de survie.
J'ai été obligé de survivre très jeune, donc ça doit forcément se ressentir. En Algérie, la menace de la mort était présente quasi quotidiennement. Il fallait passer sous les fenêtres ou se cacher dans les voitures. C'est ce que je racontais dans *De Bien Jolies Flammes* (ndlr. la face B du single *Soudain*, 1997). Avec ma mère et mes sœurs, nous étions enfermés dans l'appartement parce que la rue était en feu. Très jeune, j'ai eu conscience de la mort et de la précarité. Chez moi, l'instinct de survie est quasiment une seconde nature.

As-tu en mémoire une image précise de violence ?
Je me souviens d'avoir enjambé des cadavres, un jour, en rentrant de l'école. Il y avait des petits bouts de cervelle partout.

Pour conclure, j'aimerais te parler d'un projet cinématographique : filmer le concert du retour d'Étienne Daho en Algérie, à la manière de Scorsese suivant Bob Dylan.
Avec ce nouvel album, et à travers un titre comme *Cap Falcon*, j'ai amorcé l'idée du retour dans mon pays natal. C'est un fantasme. Car je me suis construit autour du Cap Falcon, et je redoute de retrouver un endroit désolé, dévasté, qui ne serait plus à la hauteur de ce qu'il représente dans mon souvenir lointain. Comment dire... (Rires.) Pour parler franchement, et révéler quelque secret, j'ai toujours eu la sensation d'avoir été "accompagné". Pourtant, je ne possède pas d'objet de culte particulier, mais je ressens une sorte de lien spirituel. En effet, je ne me suis jamais senti seul. Lorsque je ferme les yeux, je vois comme une boule lumineuse posée sur mon torse. Je ne sais pas ce que c'est, mais j'ai toujours imaginé que cette lueur-là était le Cap Falcon ; un endroit enrobé d'une certaine musique, de la chaleur de mes grands-parents, des cinq sœurs sublimes de ma mère... Un peu comme dans un film hollywoodien, avant qu'il ne vire au cauchemar avec mon départ en catastrophe dans un avion pour une destination inconnue, avec l'une de mes tantes. Il va donc me falloir beaucoup de courage pour revenir là-bas. Car si le socle sur lequel je me suis construit depuis l'âge de cinq ans n'existait plus, comment réagirais-je ? (Silence.) Je retournerais au Cap Falcon le jour où je pourrais poser ma tête sur l'épaule de quelqu'un en qui j'ai réellement confiance.